

LE
PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

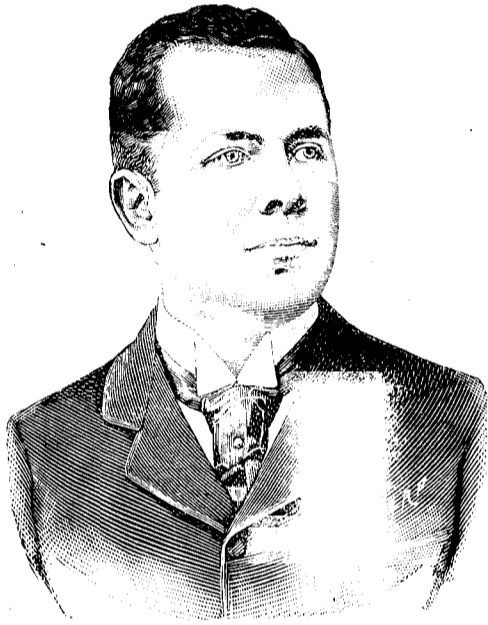
ABONNEMENTS

TROIS MOIS. 2' »
SIX MOIS. 4 »
UN AN. 8 »



JEAN COQUELIN

DE LA COMÉDIE FRANÇAISE



Jean Coquelin, pensionnaire de la Comédie-Française, est encore un tout jeune homme. Fils de Coquelin aîné, le grand comique, que les habitués de la Comédie-Française regrettent, et neveu de Coquelin cadet; il est d'une famille où l'art du comédien n'a pas de secrets.

Jean Coquelin fit de brillantes études au lycée Henri IV, il remporta même quelques grands prix. Ses études terminées, il étudia avec son père l'art que celui-ci a porté si haut.

Dans la première tournée que Coquelin aîné fit en Europe, il était accompagné de son fils, qui fit ses premières armes à ses côtés; il eut sa part de bravos, et lorsque Coquelin aîné, à son retour à Paris, rentra à la Comédie-Française comme pensionnaire, le jeune Coquelin fut également engagé; il opéra ses débuts dans *le Dépôt amoureux*, et cette soirée fut un régal pour les habitués, car l'on vit les trois Coquelin jouer dans la même pièce avec un égal brio.

Jean Coquelin a le physique et les mêmes qualités que son père; nous souhaitons au jeune artiste qu'il remporte les mêmes succès que lui.

Il a été très applaudi en Algérie le mois dernier, où son oncle a donné quelques pièces du répertoire.

Sommaire

Jean Coquelin	LA RÉDACTION
Causerie	LUCIEN.
Echos artistiques.	P. B.
Nos Théâtres	X.
A une jeune Fille poète (poésie).	G. MONAVON.
Libre Chronique	FRANC-SILLON
Sur un Portrait (sonnet)	J. TROCCON.
Chronique parisienne.	H. COUTANT.
En Hiver	POTONIE-PIERRE
Une Aventure	E. DREVETON.
Hommage à Bidet.	JOANET.
Bulletin financier.	X.

CAUSERIE

Dans l'année qui vient de prendre fin, le *Passe-Temps* a eu la douleur de perdre un de ses collaborateurs, M. Emile Clerc, qui, de Paris où il était fixé depuis de longues années, adressait régulièrement des correspondances relatives au mouvement littéraire et spécialement au mouvement dramatique. M. Emile Clerc était un de nos compatriotes, comme M. Raymond dont je parlais l'autre jour, l'heureux auteur de *Les 28 jours de Clairette*, il avait débuté par être employé au Crédit Lyonnais.

Il y a une quinzaine d'années il lâcha la banque pour le journalisme et il entra au *Progrès* de Lyon où il fut chargé de la critique dramatique. Il s'y fit remarquer par ses qualités de style. Nous n'étions pas encore à l'époque où il faut, comme aujourd'hui, une représentation achevée en écrire à la hâte le compte-rendu que le journal doit donner dès le lendemain matin à ses lecteurs, de telle sorte que pour faire pareille besogne il faut être une façon d'improvisateur.

Il y a une quinzaine d'années un critique dramatique avait tout le temps nécessaire pour écrire son article sans précipitation, il pouvait par conséquent y apporter plus de soin et plus de réflexion.

Emile Clerc mettait une certaine coquetterie dans son style, et suivant le conseil du poète « mettait son ouvrage vingt fois sur le métier ». Il en résultait que ses articles avaient tous un caractère littéraire assez rare dans le journalisme.

A force de rendre compte des pièces des autres Emile Clerc pensa qu'il pourrait bien en faire lui-même, et comme la profession d'auteur dramatique est excellente — quand on réussit — il prit un beau matin la résolution de l'en-

treprendre; mais comme cette profession n'est possible qu'à Paris, il partit — en compagnie de son frère Edouard — sans autre fortune que sa plume.

Je ne sais quels furent ses débuts, mais il s'aperçut bien vite que — comme je le disais dans une précédente Causerie — s'il est facile d'écrire une pièce, la grande difficulté est de la faire représenter.

Son manuscrit sous le bras, il alla frapper vainement à la porte de divers théâtres mais ils restèrent impitoyablement fermés, et les directeurs lui firent tous une réponse identique: « Quand vous vous serez fait un nom revenez me voir, je serai enchanté de vous jouer. » Aimable plaisanterie faite à tous les débutants et que ces derniers ont bien quelque droit de trouver mauvaise.

Comme il fallait vivre et gagner le pain quotidien Emile Clerc — qui possédait une assez grande facilité — se mit à faire du journalisme dans tous les genres, car il fut le principal rédacteur d'un journal financier, son passage au Crédit Lyonnais lui ayant donné en matière financière quelques connaissances dont il sut tirer un utile profit.

Le théâtre cependant restait son objectif, et il continuait — sans grand succès — à rendre des visites aux directeurs, qui mettaient le plus grand empressement à lui refuser ses manuscrits. Par quelles circonstances Emile Clerc entra-t-il en relation avec Victor Koning, directeur du Gymnase, qui n'est pas d'humeur accueillante? Je ne sais, mais toujours est-il que Victor Koning consentit à lui représenter une pièce.

Cette pièce en un acte avait pour titre *Les Cloches du soir*. Elle n'avait rien de bien remarquable: c'était, ainsi qu'on l'a très justement dit, du Scribe accommodé à la mode et au style du jour. L'intrigue en était simple et sans prétention, c'était là son principal mérite.

Quoiqu'il en soit le succès des *Cloches du Soir* fut énorme. Je n'exagère rien, tous les critiques à l'unanimité, déclarèrent que deux nouveaux auteurs dramatiques venaient de naître et qu'ils étaient appelés à devenir des maîtres; j'ai dit deux auteurs, Emile en effet avait fait la comédie dont je parle en collaboration avec son frère Edouard.

Hélas, les jours se suivent en ne se ressemblent pas, dit un proverbe: ce triomphe du début ne devait pas avoir de lendemain.

Les Cloches du Soir représentées au Gym-

nase ouvrirent à deux battants à Emile Clerc les portes des théâtres de second ordre, et il fit alors représenter une collection de pièces plus importantes, mais dont aucune n'eut le succès de la première. Il en est des pièces comme des livres *habent sua fata*, on ne sait pas souvent pourquoi elles réussissent ni pas davantage pourquoi elles échouent.

Emile Clerc était profondément attristé car il voyait des écrivains dramatiques qui certainement ne le valaient pas, remporter des triomphes avec des pièces qu'il n'aurait pas voulu signer.

Je crois que Emile Clerc eut le grand tort de ne pas poursuivre la voie qu'il avait trouvée dans les *Cloches du Soir*, cette voie — ou ce procédé si vous le voulez — lui avait réussi, et il eut été sage de sa part de ne pas chercher ailleurs le succès.

Il ne désespérait pas cependant et jusqu'au dernier moment il eut la douce illusion de faire représenter une pièce qui le classerait définitivement.

La dernière fois que je le vis, ce fut sur le boulevard des Italiens; il m'aborda triomphant.

— Bonne nouvelle, me dit-il. J'ai une pièce en cinq actes reçue à l'Odéon, et je compte sur un succès car je crois avoir réussi.

— Bonne chance lui répondis-je en lui serrant la main.

Hélas mon vœu est resté stérile, car deux ans se sont écoulés depuis ma rencontre avec Emile Clerc, je n'ai pas entendu parler de sa pièce. Je crains bien qu'elle ne dorme d'un éternel sommeil dans ce qu'on appelle au théâtre « la fosse aux ours ».

Emile Clerc, je l'ai dit au début de cette Causerie, a été pendant de longues années le collaborateur assidu du *Passe-Temps*, et j'ai toujours eu avec lui de cordiales relations. Notre journal ne pouvait le laisser disparaître sans lui rendre un dernier hommage.

LUCIEN.

ÉCHOS ARTISTIQUES

Une première audition de l'*Apollonide* a eu lieu au foyer de l'Opéra.

L'auteur du poème, M. Leconte de Lisle y assistait; M. Franz Servais était au piano et M^{me} Emma Langlois, — qui créa la Brunehilde de *Siegfried* à Bruxelles — était chargée de donner une idée de la partition à MM. Bertrand, Colonne, Campocasso et Lapissida.

**

L'engagement de M. Bérardi à l'Opéra, qui expirait le 1^{er} janvier, n'a pas été renouvelé.

**

Le *Werther* de Massenet paraît décidément ensorcelé à l'Opéra-Comique. Le rôle de *Werther* d'abord confié au ténor Gibert, puis ensuite à M. Delmas vient d'être remis à M. Ibos. L'ancien ténor de l'Opéra a été choisi par M. Massenet et désigné à M. Carvalho qui s'est empressé de déférer au désir du compositeur.

Le rôle de *Charlotte* sera repris par M^{lle} Delva. M^{lle} Sibyle Sanderson, tout d'abord désignée, créera ce rôle autre part qu'à Paris. Elle vient de signer un engagement de deux ans avec M. Bertrand, à dater de l'expiration de son traité avec l'Opéra-Comique. Elle débutera probablement dans *Thais*, que M. Massenet reprendrait à M. Carvalho.

**

Après *Werther*, dont la date n'est toujours

pas fixée, l'Opéra-Comique donnera *Kassya* de Léo Delibes.

**

La part de chaque sociétaire de la Comédie-Française pour l'année 1892, s'élève au chiffre respectable de 18,000 francs.

**

On annonce à Nice, du 6 au 12 janvier prochain, deux représentations de la Patti; on jouera *Roméo et Juliette* et *le Barbier de Séville*. Le prix des fauteuils est de 55 fr., celui des stalles de 22 francs!

**

Le musée de Dresde vient de s'enrichir du bâton conducteur avec lequel Wagner dirigea, à l'Opéra de cette ville, la première représentation de *Rienzi*.

Nous voici loin des jours révolutionnaires où l'insurgé Wagner, après avoir écrit au roi de Saxe pour lui conseiller l'abdication, se voyait obligé de fuir son pays et de se réfugier en Suisse pour échapper aux recherches de la police.

**

Au nom de l'affranchissement des femmes, M^{me} Astié de Valsayre a prié M^{me} Sarah Bernhardt de poser sa candidature aux élections de 1893.

Comme il est certain qu'avec M^{me} Sarah Bernhardt beaucoup de nos actrices les plus jolies et les plus fêtées se présenteront, elles aussi, devant le suffrage universel, et comme d'autre part la galanterie bien connue des Français ne pourra moins faire que de les nommer députées, il est probable que le ministère nommé au commencement de la session sera ainsi composé:

Ministère de l'intérieur: Présidence du conseil: M^{me} Sarah Bernhardt.

Ministère des affaires étrangères: M^{me} Melba. Instruction publique et Beaux-Arts: M^{me} Marie Laurent.

Justice et Cultes: la belle Fatma.

Guerre: M^{lle} Reichenberg.

Finances: M^{lle} Yvette Guilbert.

Marine: M^{lle} Raphaële Sisos.

Commerce et industrie: M^{me} Zulma Bouffar.

Travaux publics: Nini Buffet.

Il est probable qu'un autre ministère dont l'absence se ferait vivement sentir, sera créé: Ce sera le Ministère du Débinage.

Mais il y aura tant de candidates à ce poste que nous ne nous sentons pas le courage d'en nommer une seule.

**

L'art mystique chez le seigneur Salis.

Le Chat-Noir donnera d'ici à quelques jours un mystère en quatre parties et douze tableaux, *Sainte Geneviève de Paris*, poème et musique de MM. Claudius Blanc et Léopold Dauphin. Les dessins (décors et personnages) seront de M. Henri Rivière.

**

Une soirée à tapage à Saint-Petersbourg. La nouvelle pièce de M. Tschaiïkowsky, frère du compositeur, *Une Journée à Saint-Petersbourg*, a donné lieu, au Théâtre Alexandre, à des manifestations diverses, mais très tumultueuses.

C'est une satire des mœurs et des usages du grand monde. Les acteurs Nilsky, Varlamoff et Nikolsky s'étaient fait des têtes de viveurs connus. On a sifflé, on a crié, et la chute du rideau a seule ramené le calme.

**

Un opéra posthume.

Parmi les papiers laissés par M. Henri Littolf, on a trouvé le manuscrit d'un opéra intitulé *le Roi Lear*. Le livret a été écrit d'après la pièce de Shakespeare; quant à la musique, elle rappelle celle des *Templiers*, du même auteur.

Une conséquence de l'affaire Ahlwardt:

A l'instar des socialistes, les antisémites ont à Berlin un « Théâtre populaire antisémite ». Un écrivain du parti de M. Ahlwardt a préparé un drame dans lequel les « fusils juifs » joueront un certain rôle. En voici le sujet: un homme de la landwehr, père de famille, meurt blessé par une arme qui a éclaté entre ses mains. La femme veut venger son mari et va tuer le fabricant juif dont l'établissement avait fourni le mauvais fusil. Malheureusement elle se sert d'un pistolet confectionné par la manufacture juive. Le coup ne part pas; la femme est arrêtée et traduite devant les tribunaux.

Au dernier acte, on voit se dérouler un procès en cours d'assises avec tous les incidents à sensation.

**

Un congrès lyrique.

La Société de musique de l'Université de Cambridge, pour le cinquantième anniversaire de sa fondation, a eu l'idée de faire une grande fête internationale de la musique.

Elle a décidé de conférer à cette occasion le grade de « docteur en musique *honoris causa* » aux plus célèbres compositeurs européens, et de les inviter en même temps à donner à Cambridge des auditions de leurs œuvres.

Parmi les futurs docteurs et invités qui ont accepté, figurent: Camille Saint-Saëns, pour la France; Max Bruch, pour l'Allemagne; Boïto, pour l'Italie; Grieg, pour les pays scandinaves; César Cui et Tchaïkowsky, pour la Russie. Verdi a refusé en raison de son grand âge.

**

Les *Vingt-huit jours de Clairette* sous le nom de *Trooper Clairette* viennent d'être donnés pour la première fois en Angleterre, à l'Opéra-Comique Théâtre.

Comme l'acte de la chambrée aurait pu choquer la pudeur anglaise, on a trouvé bon de le supprimer.

En guise de compensation la troupe a exécuté un cancan... français qui a été accueilli, non pas seulement avec enthousiasme, mais avec frénésie; malgré les protestations de quelques puritains, cet exercice chorégraphique a été trissé!

**

S'il faut en croire les journaux américains, les *Noces de Jeannette*, données en première à New-York, ont tellement enthousiasmé les spectateurs, qu'il a fallu, séance tenante, reprendre toute la pièce.

Très pratiques les Yankees: deux fois pour le même ticket.

**

Un nouveau Mozart vient de se lever à l'horizon musical: c'est le jeune Raoul Koczalski, qui a même sur son glorieux devancier l'avantage d'être à l'âge de sept ans pianiste de la cour... du shah de Perse, et chevalier de plusieurs ordres.

Ce petit prodige vient de s'exhiber au palais de cristal de Leipzig et d'y exécuter ses œuvres: *Gavotte* et *Valse* (op. 43 et 46!) Il eut été intéressant de connaître ses compositions plus anciennes, ses productions de jeunesse; — mais celles-là ont dû être recueillies par sa nourrice, les jours où le marmot n'avait pas été sage.

P. B.

Coquelin aîné et Jean Coquelin.

Coquelin aîné, accompagné de son fils Jean Coquelin, donnera une superbe représentation à notre théâtre des Célestins lundi 9 janvier.

Le spectacle se composera du grand chef-d'œuvre de Molière: *Tartufe*, comédie en cinq actes. C'est Coquelin aîné qui interprétera le rôle de Tartufe, et Jean Coquelin celui d'Orgon.

La soirée se terminera par les *Précieuses Ridicules*. Coquelin aîné jouera Mascarille, et Jean Coquelin jouera Jodelet.

NOS THÉÂTRES

GRAND-THÉÂTRE

Le Grand-Théâtre a donné cette semaine la tardive reprise de *Faust*. Quand je dis tardive, c'est que d'ordinaire cet opéra de Gounod est repris au début de la saison théâtrale, par cette excellente raison qu'il est très aimé du public et fait toujours de bonnes recettes.

Dans tous les cas, c'est l'occasion de le dire, nous n'avons rien perdu pour attendre, car cette reprise de *Faust* a été excellente.

Les deux principaux rôles ont été chantés par M. Dupuy et M^{me} Lureau-Escalais dans les rôles de Faust et de Marguerite. Le succès de ces deux artistes a été grand, on les a fort applaudis, et rappelés à diverses reprises.

M. Seintain qui chantait pour la première fois sur notre scène le rôle de Méphisto a droit à des compliments. Il a bien compris son personnage et il en a rendu avec intelligence le caractère. Sa diction excellente a en outre le précieux avantage de ne pas faire perdre un mot de ce qu'il chante.

M^{lle} Doux, dans Siébel, et M. Dechesnes, dans Valentin, complètent un ensemble très satisfaisant.

Avec une pareille interprétation, *Faust*, très certainement, est appelé à faire, comme toujours, de bonnes recettes.

Le public qui, suivant l'habitude, s'est abstenu d'aller au théâtre pendant la période qui précède le 1^{er} de l'an, y revient nombreux, et ce ne sont pas les belles représentations qui lui manqueront avec des artistes comme M. Escalais, M^{mes} Lureau-Escalais et Fierens.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Et les 28 jours de *Clairette* se chantent toujours aux Célestins, et quoique arrivés à leur quarantième représentation, se chanteront encore longtemps si on en juge par la foule qui se presse à chaque représentation.

Au point de vue du chiffre des recettes, il n'y a jamais eu au théâtre des Célestins une pièce ayant encore obtenu un pareil succès.

X.

A UNE JEUNE FILLE POÈTE

PUBLIANT À SEIZE ANS SES PREMIERS VERS

Dieu voulant, en créant la femme,
La marquer d'un signe enchanté
Et dans son corps et dans son âme,
En elle, unit, d'un trait de flamme,
La poésie et la beauté!

G. M.

Ainsi, jeune fille, la Lyre
Vous séduit par ses doux accords,
Et vous enviez ce délire
Où l'âme en mots ardents soupire
Ses extases et ses transports.....

Près des Muses, si le poète
S'enivre de songes touchants,
Bien souvent son âme inquiète,
Pour le bonheur, hélas! muette,
A plus de sanglots que de chants.....

Votre cœur qu'un doux charme appelle
Veut-il à bon droit s'émouvoir?
Veut-il qu'en sa fleur se révèle
La poésie?... O jeune belle,
Regardez-vous dans un miroir!....

Telle que l'aube orientale,
Premier sourire d'un ciel pur,
Ou que la rose matinale,
Mirant sa fraîcheur virginale
Dans le cristal d'un lac d'azur.....

Ah! quelle poésie émue,
Prêtant son art mélodieux,
Vaudrait cette grâce ingénue
Qui vous couronne, et dont la vue
Ravir le cœur comme les yeux?....

Laissez vos aimables pensées,
Ne point se hâter de mûrir :
Trop tôt, des traits du jour blessées,
Ces fleurs tendrement nuancées
Risquent, hélas! de se flétrir!....

Gardez bien votre âme candide
Que décele un rire argentin;
Votre front charmant et timide,
Plus pur qu'un beau lys tout humide
Des baisers d'un heureux matin.....

Quels dons pourraient vous faire envie?...
Ah! quand on est, ainsi que vous,
Une vivante poésie,
C'est assez d'avoir pour la vie
Les poètes à vos genoux!....

Gabriel MONAVON.

LIBRE CHRONIQUE

Le Tour du Monde en 80 lignes.

La *Revue scientifique* signale l'existence à Drissa (Indes) d'un nouveau monstre rappelant les frères siamois et qui figurera, paraît-il, à l'exposition de Chicago.

Il s'agit de deux sœurs, Radica et Doddica, actuellement âgées de trois ans et demi, et réunies par une attache osseuse flexible de poitrine à poitrine. Elles n'ont qu'un nombril.

Pour dormir, l'une se place sur le dos et l'autre sur le côté.

Pour dormir, c'est très bien; mais — plus tard — pour se marier!...

La Nature, parfois, pose des problèmes bien embarrassants; mais ses phénomènes les résolvent souvent de la manière la plus heureuse.

C'est ainsi que — dans ses précédents *Echos artistiques* — notre distingué confrère P. B. signalait qu'on avait célébré dernièrement à South-Schields (Angleterre) un singulier mariage.

Le marié, M. Haddley, avait 1 mètre 90 de taille, tandis que sa fiancée, miss Ariel Lillipuzian, s'élevait tout juste à 96 centimètres.

Les extrêmes se touchent; mais cette mariée de 96 centimètres aura de la peine à donner le bras — à la promenade — aux 190 centimètres de son époux, un professeur d'Enfonium.

Heureux géant! qui sera toujours un *grand homme* pour sa mignonne moitié. Ne pouvant descendre jusqu'à elle, il l'élèvera jusqu'à lui... sans crainte de la voir — dans leur ménage — prétendre *porter les culottes* — trop étoffées pour sa minuscule personne.

Elle ne pourra non plus le mener *par le bout du nez*... à moins que cet appendice n'atteigne chez M. Haddley les dimensions inusitées qui ont fait jadis de l'acteur Hyacinthe un artiste *exceptionnel*.

**

Prouesses cynégétiques :

Le duc Auguste de Saxe-Cobourg-Gotha a tué, il y a quelques jours, son deux millième

chamois — fait unique, assure-t-on, dans l'histoire de cette chasse.

L'empereur François-Joseph, son émule, en a abattu 1893.

Maintenant qu'il a atteint le millésime de l'année nouvelle, cet impérial Nemrod va sans doute désarmer et se reposer sur ses lauriers; car il a bien assez travaillé comme ça au bonheur de ses peuples. Sans compter qu'à force d'aller à la chasse, il pourrait bien perdre sa place... et se trouver assis — entre ses deux compères de la *Triplée* — le prussien par terre.

**

On m'écrit de Plymouth que le croiseur anglais *Phaëbe*, en procédant à ses essais, a subi un grave accident, dont plusieurs hommes de son équipage ont été victimes.

Je ne m'étonne plus si les poètes disent toujours « la *pâle* Phaëbé »; on le serait à moins.

A la suite de cet accident, le croiseur *Phaëbe* a dû interrompre ses essais pour réparer ses avaries.

Voilà un bateau qui ira loin; car, pour son coup d'essai, il a fait un coup de quartier-maître.

**

On annonce d'Odessa que le *Shah* de Perse est gravement malade.

Les gouttières sont si malsaines en cette saison!

Le corps de ballet de l'Opéra de Téhéran en profite pour se livrer aux entrechats les plus... *Moulinrougissants*.

Quand le *Shah* n'y est pas, les rats dansent.

**

Si la galanterie était bannie de l'ancien continent, on la retrouverait dans le nouveau, ainsi qu'en témoigne l'avis suivant placardé dans les bateaux à vapeur et les gares de chemins de fer, aux Etats-Unis, à l'adresse des chiqueurs : — MM. les voyageurs sont respectueusement priés de ne pas cracher le jus du tabac sur le parquet par respect pour les dames. — (*Out of respect Ladies Gentlemen are respect fally requested not to spit tobacco juice on the floor.*) — (*sic.*)

Vous en penserez ce que vous voudrez; mais, moi, je trouve cette recommandation on ne peut plus *chic*.

J'ai pourtant connu à Marseille, un vieux matelot qui poussait la galanterie plus loin. Il avait constamment la joue droite fluxionnée par une énorme chique, qu'il ne manquait jamais de faire passer dans la joue gauche — côté du cœur — lorsqu'il parlait à une dame.

**

Ce galant souvenir nous invite à une excursion chez nos rivaux, les Marseillais, dont la cité *odoriférante* aspire — envers et contre la nôtre — au titre de seconde ville de France, avec sa devise orgueilleuse — imitée de celle des Rohan :

Paris ne puis,
Lyon ne daigne,
Phocée suis!

On se rappelle le succès obtenu par l'originale course de fiacres marseillais.

L'événement a mis en goût les propriétaires d'omnibus, qui vont, à leur tour, se disputer la palme sur la grande route.

Il y aura donc prochainement une course d'omnibus à deux chevaux et pouvant prendre vingt-deux voyageurs, tant assis que debout.

Le trajet choisi sera de Marseille à Aubagne, avec retour au point de départ, soit une course de 34 kilomètres environ.

Le *grand prix* de Paris n'a qu'à se bien tenir, *bagasse!* car les coursiers marseillais — dédaigneux de ses faciles exploits — se préparent à lui tailler ainsi de sérieuses croupières.

Quant à nous — pauvres Lyonnais — si nous ne nous hâtons d'organiser une course de... tramways, nous allons être définitivement

éclipsés par la *Cannebière*, arrivée déjà bonne première — *troun de l'air!* — dans la course plate où elle s'est laissé monter (le coup) par le jockey teuton Liebknecht.

**

Je dédie le mot de la fin au *gracieux* correspondant transalpin — natif probablement de la *Pouille* — qui a bien voulu m'adresser quelques strophes *macaroniques* en marge de mon avant-dernière chronique *Larrons en foire*.

Ce *signor* anonyme, voyant le vif plaisir qu'éprouve mon humble prose à frayer dans les colonnes du *Passe-Temps*, — telle la *renoncule et l'œillet* — avec la poésie délicate de mes aimables confrères chéris des Muses, a cru devoir me régaler de *vers* de sa façon.

Malheureusement ses *asticots* me sont parvenus trop tard pour que je puisse les utiliser à la pêche à la ligne; et — quoique je ne sois nullement *misanthrope*... au contraire — j'ai dû me résoudre à les acheminer vers le *buen retiro* qu'Alceste donnait comme destination au *sonnet d'Oronte*.

Chaque chose ainsi à sa place et pour causer du pays à mon *crispiteux* commentateur, je relève — à son intention — la récente *interview* de son illustrissime compatriote, publiée par le *New-York-Herald*, et au cours de laquelle l'irré-dentiste Francesco *Crispitre* déclare que « l'Italie n'élève aucune prétention « sur la Savoie, qui n'est pas italienne, et que « si la Savoie cessait d'être française, il voudrait la voir incorporer à la Suisse ».

Ce *Crispi Francescoccasse* est charmant; mais, pour ne pas demeurer en reste avec lui, nous souhaitons de tout cœur que la Lombardie et la Vénétie — que nous avons eu la b...onté d'arracher au joug d'un de ses triple-alliés — soient incorporées derechef à l'empire des Austro-Goths... avec la Sicile patrie, des *Saligoths* de son espèce.

FRANC-SILLON.

SUR UN PORTRAIT

A une inconnue.

Je ne vous connais pas. Un hasard fortuit
A mis entre mes mains votre image charmante;
Je vous crois de l'esprit, je vous suppose aimante,
Je ne sais rien — sinon que vous m'avez séduit.

Vous ignorez aussi le mal qui me tourmente
Et le rêve insensé que mon âme poursuit;
Ce n'est pas dans mon ciel que votre étoile luit,
Car je la cherche en vain dans la nuit inclemente.

Pour bercer vos seize ans d'un espoir caressé
Vous songez vaguement au futur fiancé
Qui saura captiver votre grâce ingénue;

Et vous ne pensez pas aux matins soucieux
Du poète qui s'est épris de vos doux yeux
Et porte votre deuil sans vous avoir connue.

Jules TROCCON.

CHRONIQUE PARISIENNE

Plus ça change !...

Quand on y réfléchit bien, le champ où tout être humain agit et pense est singulièrement restreint et, par-dessus tout, d'une monotonie désespérante. Comme une chèvre attachée à son piquet, l'homme tourne, durant sa vie entière, dans le même cercle, l'œil fixé sur les mêmes horizons, les regardant défiler dans le même ordre, avec une ponctualité, une régularité mathématiques. La corde qui l'enchaîne est plus ou moins tendue, laissant à ses mouvements une liberté plus ou moins grande: l'herbe que peut tondre sa langue est plus ou moins verte et haute, suivant que la fortune l'a favorisé ou non; mais c'est, au fond, toujours le même pré, les mêmes haies, les mêmes arbres, le même ciel, les mêmes oiseaux. Si les saisons modifient parfois l'aspect de ce

décor, le revêtant et le dépouillant tour à tour de sa parure verdoyante, c'est à des époques fixes, certaines et dont on peut prévoir la succession immuable — ce qui enlève à cette variété illusoire une grande partie de son charme.

Ah! la sagesse des nations a perdu une jolie occasion de se taire, le jour où elle a déclaré, avec sa gravité de vieille radoteuse, que « les jours se suivent et ne se ressemblent pas »! Ils se ressemblent tous, au contraire, implacablement joyeux pour les uns, impitoyablement tristes pour les autres. Et c'est une chose curieuse que la continuité du bonheur finit par engendrer chez celui qui en est largement doté le même ennui, le même dégoût que, chez les pauvres, la continuité de la misère. Ici et là, c'est la banalité des joies et des tristesses se déroulant toujours selon les mêmes règles à ce point que, la sensibilité s'émoissant peu à peu par l'habitude, les gens heureux arrivent à ne plus avoir la conscience très nette de leur félicité et les malheureux, à ne plus s'émouvoir de leurs peines. Les existences les plus variées, celles où le rire et les larmes se mêlent en quantité presque égale, n'échappent point à la rigueur du principe: le plaisir et la douleur s'y succèdent à dates certaines, périodiquement ramenées par le temps, comme la chaleur et le froid, le soleil et la pluie. Ce qu'on appelle l'imprévu y est rare, très rare: il ne porte guère, d'ailleurs, que sur les accidents qui sont à toute existence humaine comme les dièzes et les bémols, jetés au milieu de certaines mélodies, pour faire illusion à notre oreille. Mais, quoi qu'on fasse, le thème reste toujours le même; quelques broderies qu'on tente d'y ajouter, la trame demeure aussi monotone et c'est à quoi je ne puis m'empêcher de songer au commencement de chaque nouvelle année, lorsque, sur le point d'en jeter les morceaux au feu, je compare le calendrier d'hier à celui d'aujourd'hui. Je vois sur le nouveau, à quelques changements près et bien légers, les mêmes anniversaires pareillement échelonnés le long de ses colonnes, les mêmes fêtes, étiquetées et rangées, comme hier. Je les pressens, ces fêtes, toutes semblables à celles des années déjà vécues, évocatrices des mêmes souvenirs, et je pourrai dès maintenant noter au crayon, en regard de chacune, les sentiments qu'elles inspireront. « *Ce jour-là*, les trente-cinq millions d'hommes qui peuplent la France seront en liesse: le peuple sera joyeux de par la volonté de l'almanach, il envahira les rues et les boulevards, revêtu de ses plus beaux habits, le visage épanoui, l'œil allumé: il inventera, pour bien se persuader qu'il s'amuse, des plaisanteries extravagantes qu'il trouvera peut-être stupides et déplacées, mais dont il rira, parce que *ce jour-là*, la consigne est de rire. »

Ce rire forcé est bien la chose la plus amère que je sache, car il vous contraint à des hypocrisies de gaieté plus pénibles que les vraies douleurs. C'est celui du comédien, forcé de distraire son public, malgré la tristesse qui l'étreint, l'angoisse de son âme endeuillée. Le monde, hélas! est plein de ces acteurs qui s'en vont à travers la vie, dissimulant sous un masque de convention leurs véritables impressions. J'en ai vu, pour ma part, un grand nombre déambuler par les rues, le jour du premier janvier, au milieu de cette foule grouillante, tapageuse, joyeuse d'une joie qu'on sentait factice, commandée qu'elle était par la date et la tradition. Et, devant ce spectacle attristant, je me suis rappelé une petite scène de carnaval dont je fus témoin l'an dernier, aux environs du boulevard Saint-Michel. Un groupe d'étudiants, vêtus d'habits noirs, marchant à pas comptés, graves, le regard veule, le visage pâli, pleurant presque et chantant, sur un air lugubre de mélodie funèbre, d'une voix où semblaient monter des sanglots: « Vive la gaieté! vive la gaieté! »

Henry COUTANT.

HOMMAGE A M. BIDEL

Le grand Belluaire, le célèbre Dompteur.

Quel est donc cet homme devant lequel les ours,
Les loups, les panthères, les aigles, les vautours,
Les tigres, les lions se couchent et rugissent,
Se dressent furieux, s'élançant et bondissent,
Tels que dans le désert, le jour comme la nuit
Sur les caravanes, sur la meute qui suit?
Quel est donc cet homme, qui d'une main de fer,
Du regard, du geste, comme Orphée dans l'enfer
Impassible et sans peur, sans poignard et sans lyre
Sans arme, sans cotte, sans crainte ni délire.
Va droit à ces monstres, à ces grands léopards,
Aux boas dangereux, aux bizons, aux jaguars
Les étroit, les serre, les poursuit, les arrête
Tel que sous les Néron en un grand jour de fête?
C'est Bidel, l'éminent, l'intrépide dompteur
Au nom retentissant de gloire et de splendeur!
Demain dans de nouveaux et brillants exercices
Ce grand Belluaire, de Rome les délices.
Va réapparaître, s'illustrer, s'ennoblir,
Hâtons-nous donc d'aller le voir et l'applaudir.

JOANET.

EN HIVER

Que fait-elle au milieu des glaçons, dans cet enfoncement de roches où, du haut de chaque niche, formée par le granit, pendent comme de longues et grosses larmes cristallisées. Un pâle soleil de midi éclaire d'un rayon fauve ces froides végétations retombantes. L'eau douce arrive jusqu'à ce bras de mer et de petites mares glacées gisent partout entre les cailloux recouverts de givre.

Elle a treize ans à peine, la fillette, qui est assise là sur une pierre, tout au fond de l'anfractuosité. Elle contemple devant elle la mer qui va s'élargissant dans l'infini, puis ces mille formes des glaçons, lesquels, du haut du rocher, s'embellissent sans cesse sous le froid piquant d'autres dessins et de rayonnements nouveaux.

Tout est silence autour d'elle et tout brille. C'est une clarté pleine de santé et de mystère. Quelque chose d'inconnu se dégage de ce froid et de ces lueurs pâles. Est-ce une reminiscence des contes de fées aux palais magiques éclairés de mille lustres, scintillant sous les diamants et les cristaux; est-ce l'impression des récits de voyages où s'ouvrent les grottes merveilleuses dont les stalactites, unies aux éblouissantes stalagmites forment les colonnes, nous ne savons, mais elle rêve, ne sentant pas la bise d'hiver qui lui fouette le visage et rougit ses mains. Le jardin, la maison de famille, sont à quelque cents pas; des champs de bruyère et des landes, dont quelques-unes sont demeurées fleuries, un large espace où à peine se voient quelques arbres, bordent la côte. La terre est nue sous le ciel clair, et nul obstacle n'arrête le vent qui maintenant balaie la plaine et la remplit de son langage rythmé. C'est plus désolé encore sur la rive qu'au dessus, mais la sauvage aime les miroirs de glace et sent une harmonie pénétrante établie entre cette mer au loin, ces roches taillées à grands coups inégaux par la nature, ces creux remplis d'une eau qui gèle et ces glaçons plus limpides, plus vivants que le cristal, ces glaçons qu'on sait immobiles pour un jour, prêts à couler, à respirer pour ainsi dire à la première moiteur. Quelle poésie s'échappe donc de ce ciel d'hiver, le firmament est d'un bleu noir qu'à peine les rayons peuvent percer; il y a une couche de froidure sous le ciel qui paraît envelopper la terre de son voile, juste assez transparent pour resserrer en lui une sensation de l'infini, au lieu de l'épandre hors de lui comme aux jours lumineux du printemps ou à ceux de l'automne qui, chaque année, s'effeuille tout entier on ne sait où. Est-ce ce saisissement du froid fortifiant qui, des choses environnantes et de l'être qui les contemple, fait un accord, mais il semble que ce qu'on voit et ce qu'on sent ne peuvent tromper. Cela entre par tous les pores, comme la santé et le

bonheur solide et la vie sans illusions, douce avec ses rigueurs, forte avec sa sève immobile, lumineuse avec sa clarté blanche, scintillante avec ses neiges et ses glaces. — Alix aime l'hiver, sa nature contemplative de bretonne y place son rêve volontiers. L'éclat des jours splendides d'été lui fait peur, il amollit et ne doit pas durer. A peine éclos, la fleur se fane; les fleurs de glace sont plus merveilleuses. L'oiseau cesse avec les beaux jours son chant et il souffre, le vent étend sa plainte sur la nature, et sa plainte est un chant, le chant de la douleur, qui vibre et trouve dans sa vie même comme de la joie.

Elle est enfant encore, mais au fond du rocher, en présence de la mer, elle se sent femme. et lorsque chez elle on s'étonne des singuliers loisirs qui sont les siens : « — Quand souffle la bise bien fort, dit-elle, et qu'au bruit de la houle, tout est glacé là-bas, venez, asseyez-vous où j'aime tant être, vous comprendrez ! »

POTONIE-PIERRE

UNE AVENTURE

Il y avait, ce soir-là, réunion intime chez la baronne de Château-Rouge.

On causait des aventures étranges, mystérieuses, inexplicables, qui surgissent soudain et troublent parfois jusqu'à l'épouvante les natures les mieux trempées.

Chacun contait ce qui lui était arrivé ou ce qu'il connaissait de plus remarquable.

Seul, un vieux monsieur à barbe blanche n'avait encore rien dit. Il écoutait avec un fin sourire les histoires plus ou moins effrayantes ou simplement ordinaires qui, tour à tour, égayaient ou faisaient frémir l'assistance.

Le silence s'étant fait subitement comme si le recueil d'histoires eût été épuisé, une des dames se pencha vers le vieillard :

— Et vous, M. Dorel, vous ne nous avez rien conté. Ne vous serait-il donc arrivé aucune aventure digne d'être entendue ?

— Pardon, madame, il m'est arrivé jadis une aventure bizarre, mais dont le souvenir, loin de me troubler, me réjouit au contraire chaque fois qu'il me revient à l'esprit.

— Eh bien, s'il n'y a aucune indiscretion à vous en parler, évoquez-le devant nous.

— Je veux bien, madame, écoutez... Il y a une trentaine d'années de cela. Je faisais encore, à cette époque, du journalisme et j'étais attaché au *Figaro*. Je fus envoyé à Montpellier à l'occasion de je ne sais plus quelle inauguration. J'arrivai le soir, à dix heures, et je descendis à l'hôtel Nolle, sur la place de la Comédie. Je me fis conduire aussitôt dans une chambre. En entrant, j'inspectai la pièce. Elle était semblable dans sa banalité froide à toutes les chambres d'hôtel. Cependant je remarquai une porte, à gauche, et je demandai au garçon occupé à fermer la fenêtre :

— Qu'est-ce que cette pièce, à côté ?

Il me répondit :

— C'est le petit salon attenant à cette chambre.

— C'est bien, je n'ai plus besoin de vous.

— Faudra-t-il appeler monsieur ?

— C'est inutile.

Et il sortit me laissant seul dans la chambre où flottait, malgré la fraîcheur du soir qui avait pénétré à flot par la fenêtre, un air particulier, cet air propre aux chambres d'hôtel, chargé de mille odeurs suspectes. Je m'assis devant le guéridon recouvert d'un tapis jaune et rouge, qui se trouvait contre la cloison, juste en face de la porte ouverte du salon. Avant de me coucher, je voulus terminer le roman acheté en route et, l'esprit dégagé de toute inquiétude, je me mis tranquillement à lire. Par moment, j'entendais un bruit de pas dans le couloir, un claquement de porte : c'était un voyageur qui rentrait chez lui. J'eus bien vite achevé mon bouquin et lorsque, l'ayant refermé, je relevai les yeux, que vis-je, mes-

dames, par la porte ouverte, au fond du salon, dans le carré de lumière pâle projeté par ma bougie?... un individu, assis comme moi dans un fauteuil, et qui, avec un sans-gêne excessif, me regardait. Surpris de la présence incongrue de ce monsieur, je tressaillis. Mais je fus bien vite remis de ce premier et excusable émoi, et, à mon tour, je pris la liberté de l'examiner en détail. Je dois vous avouer qu'il se prêta de très bonne grâce à cet examen. Immobile dans son fauteuil, il ne broncha pas, se contentant de ne pas me quitter des yeux. Je me demandais en même temps ce que pouvait bien être ce monsieur, ce qu'il faisait là, comment il se trouvait dans la pièce voisine, pourquoi il me regardait d'une si singulière façon. Était-ce un voyageur ? Pourtant le garçon m'aurait prévenu. Était-ce un malfaiteur?... Et, de fait, dans la pénombre, je ne lui trouvais pas un aspect très rassurant. Complètement rasé, les cheveux très courts, il avait un regard froid, aigu, un de ces regards qui vous pénètrent dans l'âme comme un scalpel dans les chairs. Si cet homme, me dis-je, s'est introduit dans mon appartement avec des intentions criminelles, pourquoi vient-il naïvement se placer devant moi, sous le reflet de ma bougie ? C'était inadmissible. A la vérité, malgré ce raisonnement, je commençais à être un peu inquiet.

Que signifiait ce mystère ? car pour moi la présence de cet intrus était un mystère insondable. J'eus l'idée d'appeler, et je me levais pour saisir le cordon de la sonnette, lorsque je le vis avec stupeur faire le même mouvement. Je retombai, stupéfait, dans mon fauteuil. Voulait-il appeler, lui aussi ? Était-il intrigué de ma présence comme je l'étais, moi, de la sienne ? Se méfiait-il de moi comme je me méfiais de lui ? Et tous les deux nous gardions le silence, comme si chacun de nous eût voulu laisser à l'autre l'honneur de prendre le premier la parole. La situation était étrange, vous l'avouerez.

Plus j'étudiais mon homme, plus je lui trouvais une figure suspecte. C'était, comme l'on dit, une de ces têtes que l'on n'aime pas à rencontrer le soir, au coin d'un bois. Pourtant elle ne m'était pas tout à fait inconnue, cette figure-là. Je devais déjà l'avoir vue quelque part, où et quand, je ne me souvenais pas ; mais, certainement, je l'avais déjà rencontrée. C'était à n'en pas douter, une connaissance de mon œil. Par moment j'avais presque envie de rire de la bizarrerie de la situation ; d'autrefois, je sentais un léger frisson courir sur la peau. Je ne quittais pas le personnage des yeux. Lui aussi me scrutait toujours de son regard froid, aigu. Appeler !... Cette idée me revint encore à l'esprit. Mais je la repoussai ne voulant pas paraître avoir peur. Cependant je ne pouvais pas passer la nuit dans mon fauteuil ni me mettre au lit sous la surveillance d'un monsieur quelconque dont je ne connaissais pas les intentions et dont la présence, à cette heure, dans un salon dépendant de ma chambre, était au moins singulière.

Je réfléchis, et afin de me mettre en garde contre une surprise possible, j'ouvris mon sac de voyage et je pris mon revolver dont j'enlevai prudemment la bague de sûreté. Maintenant, mon bonhomme, me dis-je, je suis à ta disposition, tu peux venir quand tu voudras. Mais l'autre s'était également armé d'un revolver. Il semblait calquer ses mouvements sur les miens. Comme moi il tenait son engin à la main, prêt à s'en servir. C'est extraordinaire, de plus en plus extraordinaire, pensai-je. Allons-nous nous massacrer à l'américaine sans nous avoir au préalable décliné nos noms et qualités. Tout à coup une idée illumina mon cerveau. C'est un fou qui s'est échappé de l'asile. Et cette perspective de me trouver pour toute la nuit en compagnie d'un aliéné ne me rassurait que médiocrement. Et je restais cloué à mon fauteuil, ne le quittant pas des yeux, n'osant faire un seul mouvement, surtout maintenant que je voyais briller entre ses doigts le canon d'un revolver. Plus d'une heure

HYGIÈNE DE LA PEAU * BEAUTÉ DU VISAGE

CRÈME BELLECOUR

CETTE CRÈME FAIT DISPARAÎTRE

Efflorescences
le Hâle, Taches
etc., etc.

Le teint acquiert cette maîtresse aristocratique recherchée par nos élégantes.

Prix du Flacon : 4 fr. 25
DÉTAIL DANS TOUTES LES PARFUMERIES ET PHARMACIES



CETTE CRÈME FAIT DISPARAÎTRE

Démangeaisons
Gercures, Boutons
Rougeurs

Sous son influence la peau devient douce, blanche, satinée.

PHARMACIE FRANÇON
21, Place Bellecour, LYON

MARQUE DÉPOSÉE

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES SPÉCIALITÉS HYGIÉNIQUES

VÉRITABLE ALCOOL DE MENTHE

PIPERITA

Elixir Anti-Épidémique

Souverain contre les indigestions, Crampes d'estomac, Maux de tête, Coliques, etc., etc.

VASELINE SAUZÉ

Nouvelle Crème hygiénique

contre toutes les altérations de la peau; ne contenant ni métalloïde ni amidon et ne rancissant jamais.

LYON — PARIS



CRÈME SIMON

Le Cold Cream
par excellence et sans rival

GUÉRIT
Gercures, Rougeurs
et toutes les
Affections légères
de la peau

Se défier des nombreuses imitations

EN VENTE PARTOUT

Eviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable nom

s'écoula ainsi. Faudrait-il passer un nuit blanche à surveiller les faits et gestes du mystérieux personnage? Cela ne me souriait pas, et n'eût été l'inquiétude, certainement je me serais endormi de bien bon cœur, fatigué comme j'étais par une journée de chemin de fer. J'eus la pensée alors d'entamer la conversation avec lui. Il me répondrait bien quelque chose. Il chercherait au moins à expliquer sa présence ou à me demander raison de la mienne. Cela vaudrait mieux que de nous regarder ainsi jusqu'à l'aube comme deux bêtes fauves qui n'attendent que le moment propice de se jeter l'une sur l'autre et de se déchirer. Mais pourquoi commencerais-je à parler moi-même? Pourquoi ferais-je les premières avances? Je me dis : c'est peut-être la même réflexion qui le retient, l'autre, qui lui défend de m'adresser le premier la parole. Montrons-lui que nous sommes moins susceptible et au-dessus d'un aussi vulgaire point d'honneur. Je cherchais donc ce que je pourrais bien lui dire et je ne trouvais rien. La peur, car franchement j'éprouvais une certaine peur, semblait m'avoir vidé le cerveau. J'avais toutes les peines à rassembler quelques idées. Et je ne sais si c'était l'effroi s'infiltrant peu à peu en moi, qui me troublait aussi la vue, mais plus j'examinais mon homme, plus je lui trouvais dans tout le visage une expression sinistre. A mon avis cette tête pelée ne pouvait appartenir qu'à un galérien en rupture de baigne, ces joues glabres devaient avoir pâli dans les cachots, et ce front large, carré, ne devait sans doute abriter que de criminelles conceptions, les rêves sanguinaires d'un bandit, car j'en étais convaincu maintenant, cet individu était un bandit, et de la plus dangereuse espèce. Il avait ses projets en jouant cette odieuse comédie. Ses yeux surtout m'effrayaient, ses yeux mobiles, pétillants, d'un éclat fiévreux, qui m'entraient dans l'âme, dans le corps, dans tout mon être, avec l'acuité douloureuse d'une vrille. J'étais las de cette situation intolérable. Coûte que coûte il fallait en sortir, dussé-je courir un réel danger. Mon amour-propre, comme je vous l'ai dit, me défendait d'appeler. Je voulais avoir le cœur net sans le secours de personne, éclaircir moi-même le mystère, capturer seul, au besoin, pour en avoir toute la gloire, l'étrange malfaité. Et comme le naturel n'abandonne jamais ses droits, je ne pus m'empêcher de songer à mon prochain article. Deux colonnes au moins du *Figaro*!... Le récit de cette aventure extraordinaire vaudrait un peu mieux que le compte banal de l'inauguration. Alors, d'une voix ferme, aussi ferme qu'il m'était possible en ce moment, je lui criai :

— Monsieur, la plaisanterie a assez duré... vous devez me trouver bien patient.

Il ne me répondit pas. Il se contenta de me fixer plus durement. Pourquoi ne répond-il pas? Son silence m'intrigue plus encore que son importune présence.

Je repris, mais, cette fois, avec moins d'assurance, car l'immobilité persistante de l'homme m'angoissait :

— Monsieur, si vous vous êtes promis de m'effrayer, je dois vous avertir que vous n'avez point réussi.

Même silence. C'était vexant, ce silence. Je sentais une irritation sourde me gagner. Franchement, je lui aurais cassé la tête... C'était trop fort. A l'examiner plus attentivement, je remarquais que son front se ridait, que tout son visage se crispait, que l'expression de son regard devenait de plus en plus menaçante. J'avais la sensation que le dénouement approchait et que je connaissais bientôt le mot de l'énigme.

— Monsieur, votre silence est une insulte dont je vous demanderai raison demain matin. C'est le comble de l'insolence... Ah! vous me prenez pour un autre sans doute.

Et j'éclatai de rire, mais d'un rire forcé qui sonna étrangement. L'homme sourit silencieusement, d'une façon méprisante.

Puisqu'il sourit de mes paroles, c'est qu'il

les entend, ce n'est donc pas un sourd-muet, comme je l'avais pensé un instant. Alors, d'un mouvement brusque et irraisonné, je levai le bras et je le visai, Lui aussi, avec ce flegme qui ne le quittait pas, braqua son arme sur moi. J'eus froid dans tout le corps en voyant ce canon de revolver dirigé vers mon front. Sûrement nous allions nous tuer tous les deux. Je songeai à ma femme et à ma fille... Je baissai le bras, il baissa le sien. Il n'y a qu'un seul moyen, me dis-je, de sortir de cette impasse, celui de bondir sur lui, et grâce à mon agilité, de le saisir au collet avant qu'il ait pu faire usage de son arme. Je n'avais qu'à agir tout de suite, ne pouvant espérer le surprendre dans un moment d'inattention puisque son regard était rivé au mien. J'attendis pourtant quelques minutes.

— Monsieur, une dernière fois... voulez-vous m'expliquer votre présence ici?

L'impertinent ne répondit pas davantage à cet ultimatum. Alors, n'y tenant plus, furieux, je bondis...

M. Dorel s'arrêta soudain, tandis que ses auditeurs restaient, comme on dit, suspendus à ses lèvres. Les dames surtout, penchées vers le conteur dans une attitude d'âpre curiosité, semblaient attendre avec une impatience fébrile le dénouement de l'histoire. Deux ou trois s'écrièrent :

— La fin! la fin! qu'arriva-t-il? quel était ce bandit?

— Vous voulez donc le connaître?

— Oui, oui.

— Eh bien, mesdames, je vais vous dire son nom, puisque vous le désirez, mais vous allez frémir.

Plusieurs furent secouées d'un petit frisson.

— C'était... c'était... votre serviteur.

— Vous!

Et comme on se regardait, étonnés, le conteur ajouta en souriant :

— L'homme mystérieux qui m'avait si fort effrayé s'était fait tailler les cheveux et raser la barbe, le matin, avant son départ de Paris, et je ne l'avais pas reconnu, dans l'armoire à glace qui reflétait ses traits, au fond du salon, ayant, depuis plus de dix ans, l'habitude de l'admirer avec une barbe et une chevelure olympienne... C'est la plus terrible aventure qui me soit arrivée... J'espère bien, mesdames, que vous ne ferez pas de mauvais rêves.

Eugène DREVETON.

CIRQUE RANCY

Soirée de gala hier samedi, avec une nouvelle série de débutants bien faits pour piquer vivement la curiosité du public.

D'abord les frères Hugosset, ou hommes volants, qui nous ont présenté une nouveauté intéressante, le tremplin aérien.

Les Goldkett, acrobates excentriques anglais, et l'on sait si les Anglais sont passés maîtres en excentricité.

M. Fredy, imitateur des célébrités du siècle.

Et une création originale et humoristique du clown anglais Billy-Hayden, dans une parodie exilarante de la danse serpentine.

M. Rudino termine le 9 janvier la série de ses amusantes ombromanies.

M. et M^{lle} Kreps n'ont plus que quelques représentations à nous offrir.

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

Après un début en baisse, le marché est dans de meilleures conditions.

La reprise sur les plus bas cours est notable sur l'ensemble de la cote et principalement sur nos rentes et sur le Crédit Foncier.

Le 3 %, qui fermait hier à 94.85, a inscrit 94.52 premier cours et clôture à 95.22.

L'Amortissable passe de 95.45 à 95.72; le 4 1/2, de 105.25 à 105.50.

Le Crédit Foncier, qui restait hier à 972.50, a coté au début 965 et ferme à 990 demandé.

Le Crédit Lyonnais ferme à 753.75; la

Société générale à 467.50; le Comptoir Nouveau à 495.

La Banque de Paris reste à 648.75.

Le Suez, qui avait perdu le cours de 2,600, cote 2,617.50.

L'Italien clôture à 92.70 après le premier cours. Les autres rentes étrangères ont peu varié.

Au comptant, les actions des Immeubles de France sont demandées à 475; les obligations 3 % (remboursables à 1,000 fr.) cotent 391.25, et les 4 % 470.

Les actions Chalets de commodités sont fermes à 695.

Les obligations de la Compagnie générale d'électricité sont recherchées à 236.25.

L'ÉCHO DE LA SEMAINE

Sommaire du dernier numéro.

Un malheureux, chronique, par E. de Wyzewa. — 1893, par René Goblet. — La Haute Banque, par Silvio Pellico. — Sous le lit, histoire de la semaine, par Maurice Leblanc. — Comment se font les faits divers, par Luc de Vos. — Les ballons en 1892, par H. de Graffigny. — Vingt-cinq ans d'apprentissage, monologue, par Eug. Lemerrier. — Les Etoiles, par Jules Jouy. — Zyte, par Hector Malot. — L'histoire d'Angèle Valoy, par Edmond Tarbé. — Semaine littéraire, par Léon Roux. — Chronique militaire, par C^e de Pardiellan. — La Vie mondaine, par une Parisienne. — Le Tour du Monde, par Le Chercheur.

MUSÉE DES FAMILLES

Sommaire du dernier numéro.

Malgré l'Edit Royal, par S. Blandy. — La Science en famille : Trombes et Tourbillons, par Louis Balthazard. — La Mort du Dauphin, par Alphonse Daudet. — Un Ami, par Mario de Bert. — Nouvel An, par Antony Valabregue. — Concours. — L'Ami du Foyer. — Les Ages de l'Homme.

V. VERMOREL

à Villefranche (Rhône)

SULFURE DE CARBONNE

Pals injecteurs

PERFECTIONNÉS

MATÉRIEL DE SULFURAGES

COMPLET

ALAMBICS

Nouveau Système

Tarif Franco

RHUMES - BRONCHITES

CATARRHES

AFFECTIONS DES VOIES RESPIRATOIRES
DES REINS ET DE LA VESSIE

GUÉRISON RAPIDE PAR

L'HYDRO - GEMMINE

LAGASSE

à la Gemme de Pin Maritime

Toutes Pharmacies. — Le Flacon, 2 fr.

BALSAMIDE

LOTION HYGIÉNIQUE ET ANTISEPTIQUE
(à la Résine de Benjoin et à la Gemme de Pin Saponinées)

Pour tous les soins de la Toilette

Chez Parfumeurs, Pharmaciens et Horlogers

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE POPULAIRE

Publiée sous la direction de

CAMILLE FLAMMARION

PHYSIQUE POPULAIRE

Par **Emile DESBEAUX**,
Lauréat de l'Institut.

La Physique étudie les Forces de la Nature et l'utilisation de ces forces.

Les découvertes extraordinaires, faites en ces derniers temps, reposent sur les appropriations nouvelles de ces Forces.

Les progrès de la Science physique sont devenus tout à coup si rapides, les phénomènes Physiques sont apparus avec une fécondité si prodigieuse, qu'un Livre nouveau — qui relate ces progrès, qui explique ces phénomènes — est devenu indispensable.

La **Physique populaire** de M. EMILE DESBEAUX vient répondre à ce besoin, vient satisfaire à l'ardente curiosité des esprits modernes qui aspirent à pénétrer les *Mystères* dont nous sommes enveloppés, et à parvenir à la connaissance intime et complète de la *vie des choses*.

La **Physique populaire** est le quatrième volume de la *Bibliothèque* fondée par Camille Flammarion dans le but d'exposer, sous une forme accessible à tous, l'ensemble des connaissances humaines.

Cet ouvrage, magnifiquement illustré, mettra sous les yeux des lecteurs toutes les découvertes nouvelles de la science et de l'industrie, les diverses applications de l'Énergie, le Phonographe, le Téléphone, le Téléphonographe, le Téléphote, ainsi que les manifestations si variées des forces de la nature, l'Énergie électrique, l'Énergie lumineuse, l'Énergie calorifique, merveilleux, phénomènes, qui s'accomplissent chaque jour autour de nous et constituent, en somme, la vie de la Terre et le cadre de la vie humaine.

Les précédents ouvrages de M. Emile Desbeaux, couronnés à deux reprises par l'Académie française, adoptés par le Ministère de l'Instruction publique pour les bibliothèques scolaires et populaires, traduits en plusieurs langues, sont un sûr garant du succès auquel est destinée la **Physique populaire**.

La **Physique populaire** est publiée en 100 livraisons à 10 centimes et en 20 séries à 50 centimes, format grand in-8° jésus.

Il paraît deux livraisons par semaine. — On peut souscrire à l'ouvrage complet, *reçu franco en séries*, à leur apparition, contre un mandat de 10 francs adressé aux éditeurs :

C. MARPON et E. FLAMMARION
26, rue Racine, Paris.

OUVRAGES DE M. CHARLES FUSTER

Pour recevoir franco ces ouvrages, il suffit d'en faire la demande au bureau du *SEMEUR*, 92, boulevard du Port-Royal, à Paris.

POÉSIE

L'Ame Pensive (2 ^e édition)	3 ^{fr} »
Les Tendresses (2 ^e édition)	4 »
Poèmes (2 ^e édition)	4 »
L'Ame des Choses (4 ^e édition)	4 »
Le Siècle Fort	0 50
Sonnets (2 ^e édition)	1 »
Devant la mer grande	2 »

PROSE

Contes sans prétention	2 50
Essais de Critique (3 ^e édition)	3 50
Les Poètes du Clocher (édition princps)	10 »
— (3 ^e édition)	6 »
Les Pensées d'une Femme	0 50
Un Prince Ecrivain	0 50

L'ANNÉE DES POÈTES (1890)

Prix : DIX francs.

Aux bureaux du *Semur*, 92, boulevard du Port-Royal, Paris.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du dernier numéro.

TEXTE : Chronique : Le courrier de Paris, par Pierre Véron. — Variété : Étrennes, par G. Lenôtre. — Théâtres, par H. Lemaire. — Musique, par Auguste Boisard. — Petits Métiers parisiens : Les Bagotiers, par Guy Tomel.

Nouvelles en cours de publication : Le Catéchisme de mon oncle, par Fouénan.

Explication de gravures, Echees, Rébus, Récréations de famille, Bibliographie, Revue comique, etc., etc.

En supplément : Mathilde Laroche, romande J. Berr de Turique; — Illustrations de Marold.

Le Propriétaire Gérant, V. FOURNIER.

A PARTIR DE LUNDI 9 JANVIER 1893

(de 8 heures du matin à 7 heures du soir)

Place Saint-Nizier,

dans les locaux de L'ANCIENNE **MAISON MOUTH**

aura lieu la

VENTE PUBLIQUE

A L'AMIABLE

des marchandises invendues de la LIQUIDATION des Grands Magasins de Nouveautés (fermés depuis le 31 Décembre 1892.)

A LA

VILLE DE LYON

225,634 francs de Toiles, Rideaux, Linge de Table, Couvertures, Tapis, Literie, Lingerie, Bonneterie, Tissus pour Robes, etc., etc.

Le déménagement, l'installation et le classement ont été opérés d'une façon un peu précipitée, néanmoins, grâce à l'activité déployée par le Liquidateur et le personnel, tout est parfaitement prêt pour commencer la vente.

Les marchandises sont remarquables. La Direction veut vendre quand même. Les prix ont été fixés en conséquence, soit de

60 A 70 % DE PERTE

mais le but sera atteint; avant peu il ne restera pas une parcelle de quoi que ce soit. — La place nous manque pour énumérer tous les articles plus avantageux et d'un bas prix plus incroyable les uns que les autres. Signalons toutefois :

les COUVERTURES de laine à	57 sous
les TOILES pur fil à	0,35 centimes
les MOLLETONS de Reims à rayure, larg. 120, à	0,95 centimes
les CHAUSSETTES pour hommes, pure laine, à	13 sous
les CHEMISES pour dames, broderies et dentelles	1,95
les Grandes CARPETTES algériennes à	5,75
les Jolis TAPIS de Table français, à	0,95 centimes
les Grandes COUVERTURES laine blanche, à	9,50

et tout est dans les mêmes conditions

AU 1/3 & MÊME AU 1/4 DE SA VALEUR

C'est Place St-Nizier

dans les locaux de L'ANCIENNE **MAISON MOUTH**

que se continuera jusqu'à extinction

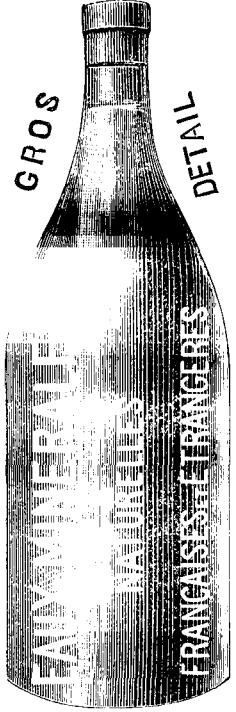
LA LIQUIDATION DES MAGASINS

A LA

VILLE DE LYON

Clichés-Annonces B. DELAYE, 8, rue Henri IV, Lyon.

LYON, 5, pl. des Célestins, E. MAUGUIN, 2, rue des Archers, LYON



FRANCAISES-ÉTRANGÈRES

Concessionnaire de la Source CACHAT, D'ÉVIAN-LES-BAINS



Envoi **grat**is et **franco**, sous enveloppe **PETIT LIVRE** contenant plus de 150 recettes et prix-courants, des matières pour faire soi-même à 2 sous le litre et sans frais d'ustensiles Cidre de pommes sèches, Vin de raisins secs, Bière, et avec économie de 50%. On peut fabriquer Cognac, Eau-de-Vie de Marc, Rhum, Absinthe, Kirsch, Bitter, Genièvre de Hollande, Liqueurs exquises et hygiéniques : Chartreuse, Bénédicte, Raspail, Menthe, etc. Bouquets pour tous les vins. — Produits pour guérir toutes les maladies des vins et pour la clarification de tous liquides — Matières premières pour parfumerie. — Extraits de fruits pour colorer vins de raisins secs, piquettes, etc. — Parfums pour tabacs à priser et à fumer et cent autres utilités de ménage. Ecrire **BRIATE et C^{ie}**, négociants, à Prémont (Aisne). Pas de timbre à adresser pour envoi franco.

Libellé des ANNONCES-RÉCLAMES
Rédaction en prose ou en vers modifiée chaque jour.
S'adresser : Société des Annonces) place de l'Hôtel-de-Ville à Vienne (Isère).

Vient de Paraître

ANNUAIRE GÉNÉRAL

DU

COMMERCE DE LYON

et du Département du Rhône

(INDICATEUR FOURNIER)

FONDÉ EN 1869

ÉDITION DE 1893

L'Annuaire Général du Commerce de Lyon (Indicateur FOURNIER)
le plus important des Annaires de province (plus de 2,500 pages)

COMPREND :

- 1° La liste des habitants de Lyon classés par rues et numéros de maisons ;
- 2° La liste des habitants de Lyon classés par ordre alphabétique ;
- 3° La liste par professions et ordre alphabétique des commerçants et industriels de Lyon et de la banlieue ;
- 4° La partie administrative, contenant la liste complète et méthodique de toutes les administrations et autorités d'ordre civil, judiciaire, militaire et religieux ;
- 5° La nomenclature par ordre alphabétique de toutes les communes du département du Rhône, avec les noms du maire, des fonctionnaires et des principaux commerçants et habitants ;
- 6° La liste des boulevards, places, rues, quais, par ordre alphabétique, avec l'indication des tenants et aboutissants, des arrondissements et des cantons de justice de paix dont ils dépendent ;
- 7° Le plan général de la ville de Lyon, grande carte en couleurs, pliée dans une poche pratiquée à l'intérieur de la couverture. (Propriété de l'agence.)
- 8° Une carte du département du Rhône ;
- 9° Une revue commerciale, marques de fabrique, hôtels recommandés.

Prix : 12 francs. — Franco : 13 fr. 50.

EN VENTE :

Agence Fournier, 14, rue Confort, Lyon, et dans les librairies : MONAVON, 13, rue de la République ; VITTE, place Bellecour, 3 ; BERNOUX et CUMIN, rue de la République, 6 ; GEORG, passage de l'Hôtel-Dieu, 36-38 ; DELHOMME et BRIGUET, avenue de l'Archevêché, 3 ; CHAMBEFORT, place Bellecour, 26 ; REYNIER, quai de l'Hôpital, 27 ; PALUD, rue de la Bourse, 4 ; BATAILLARD, rue de l'Hôtel-de-Ville, 45.

ANCIENNE MAISON BLOT
Fondée en 1840

A. LAMBERT & C^{ie}
Costumiers

3, Place des Célestins, LYON

FOURNISSEURS DES THÉÂTRES MUNICIPAUX

COSTUMES
POUR
Théâtres, Bals, Cavalcades
RECONSTITUTIONS HISTORIQUES
ARMES ET ARMURES

Travestissements sur Mesure
EN VENTE ET EN LOCATION

HABITS NOIRS

LA REVUE DU FOYER

Journal Hebdomadaire

ARTS — SCIENCES — LITTÉRATURE

16 PAGES DE TEXTE

Contenant des articles d'actualité, de Littérature, d'Arts, de Théâtre, etc.; ce Journal, pouvant être lu dans toutes les familles, organise chaque semaine des Concours où les vainqueurs obtiennent des primes intéressantes et variées.

Prix du n° : 10 centimes

Abonnements

LYON et départements limitrophes.....	6 fr.
Départements non limitrophes.....	7 fr.
Etranger.....	8 fr.

ADMINISTRATION : Lyon, 14, Rue Confort.

RÉDACTION : Lyon, 19, Quai Tilsitt.

PARIS : 28, Rue Notre-Dame-des-Victoires, 28.

VENTE EN GROS : 36, RUE TUPIN, LYON

COMPAGNIE DE COGNAC

Grande Marque G. CUNÉO d'ORNANO

Cognac et fine Champagne authentiques

1865, 1858, 1846, 1834, 1811

Dépôts dans les principales villes

LYON : M. Jules Planet, 12 et 18, rue St-Dominique.

— M. Jourdan, 7, place des Jacobins.

POUDRE PRIVAT

dite **VERMIFUGE ROSE**, marque **Eléphant**, souveraine contre vers et convulsions. Prix : 30 centimes.

DÉPOT A LYON : Pharmacie du **Serpent**, 32, rue Lanterne, et **Françon**, 12, place Bellecour.